

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50848

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Kurt Karl KELLER, Vom Omaha Beach bis Sibirien. Horror Odyssee eines deutschen Soldaten, Garbsen (HEK Creativ) 2005, 146 p., ISBN 3-932922-13-1, EUR 11,25.

Ce petit livre en dit plus que bien des ouvrages plus volumineux et si, bien sûr, nous ne pouvons rien savoir de sa réception, on peut légitimement penser qu'il a dû réveiller chez les survivants de la Wehrmacht ce que des dizaines d'entre eux ont vécu. Et ceci ne concerne pas uniquement combats et captivité mais aussi la période d'endoctrinement en amont qui a propagé à hautes doses le mythe du *Herrenmensch* et de l'invincibilité du nouvel Allemand. Si l'on croit l'auteur (et pourquoi pas?) sa foi dans le Führer s'est rapidement affaiblie à partir des combats de Normandie et de la retraite des unités allemandes jusqu'aux abords de la Hollande. Keller décrit avec un talent certain les combats auxquels il a participé dans la zone de Saint-Lô par exemple et met l'accent sur la confusion dans le commandement (ici au niveau tactique) et la suprématie de l'aviation alliée. Si jusqu'à la mi-octobre 1944 il combat en retraite et avec courage, il ne peut apparemment s'empêcher d'émettre à haute voix, imprudemment car mélangé à des éléments les plus divers, des propos défaitistes. Et puis, avec un camarade, sous-officier, à la faveur d'un bombardement qui a ravagé la ville d'Emmerich le 7.10.1944, ils décidèrent de désertir. Repris, présentés à un tribunal de pure forme, condamnés à mort mais grâciés, ils furent affectés au Bataillon 500, ou bataillon de «mise à l'épreuve», dont il y eut peu de survivants car mal équipés, faiblement armés, ces réfractaires et opposants au régime furent désignés pour les opérations suicides. C'est dans la région de Olmütz que Keller fut capturé par une unité de blindés soviétiques dont quelques équipages étaient féminins. Le 28 avril 1945 s'ouvrait pour Keller non seulement son odyssee, mais aussi, le plus souvent, un calvaire. Il ne peut s'agir ici d'en suivre le déroulement, fait de travail forcé, de brutalités, d'humiliations, de mesures destinées à dégrader les individus et à les maintenir en vie juste assez pour utiliser leur potentiel: ce n'est pas nouveau.

Mais avant d'atteindre son camp d'affectation à Magnitogorsk en Sibérie, et être affecté à un *Außenkommando*, les Soviétiques réservèrent au groupe de captifs dont il faisait partie une visite du camp de Auschwitz, le 5 mai 1945 qu'ils quittèrent le 10 après avoir été enfermés une nuit dans un hall où se trouvaient encore des fours crématoires et travaillé à rassembler les milliers de corps – décomposés – des déportés. Ce qu'il en écrit – 40 ans plus tard – peut-il témoigner de sa sincérité quand il exprime son étonnement et prend sur lui une part de la responsabilité qu'il attribue à ses concitoyens? Question, sans réponse mais qui s'inscrit dans ses commentaires étonnés sur les conditions de transport dans des wagons de marchandises par exemple et cette ignorance (feinte ou dissimulée, réelle?) du sort autrement plus cruel réservé aux prisonniers de guerre soviétiques. Il n'était pas le seul. Toutefois, comme dans les contes, il y eut quelques bonnes âmes qui, en l'occurrence, lui adoucèrent son sort et même lui sauvèrent la vie. Même pour sa libération, sa date et son retour en Allemagne, la bureaucratie stalinienne fit là encore la preuve de sa mauvaise volonté associée à une incompétence certaine: jusqu'au bout, les prisonniers eurent à trembler sur leur sort et connurent leurs dernières humiliations. Après un bref séjour à Francfort sur l'Oder et dans le camp de Gronenfelden, plaque tournante où transitèrent des centaines de milliers de prisonniers de guerre et internés civils allemands, sorte de dispatching vers les diverses zones d'occupation¹, il put enfin joindre ses parents et atteindre son village natal, en Sarre.

Comme je le disais plus haut, ce petit livre de souvenirs personnels n'est rien de moins qu'une tranche d'histoire de laquelle bien des commentaires et jugements pourraient être dérivés. En tout cas, en dépit de l'enfer qu'il a subi et qui affecta à jamais sa santé psychique et physique, Keller, sans oublier ce qu'il a enduré, refusa toujours tout sentiment de haine.

Marcel SPIVAK (†)

1 Cf. Annette KAMINSKY (dir.), Heimkehr 1948, Munich 1998.